

LE SECRET DE L'ÉTOFFE BRODÉE

JOHN JUNIOR LEMAH

**LE SECRET
DE L'ÉTOFFE
BRODÉE**

Couverture :
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2022
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



Quelle étrangeté ! Elle recèle le secret d'un prochain meurtre. Comment interpréter le message de cette étoffe ? Tout ce dont j'ai besoin est devant mes yeux, mais je ne vois rien. Si seulement ce tissu pouvait parler...

I

Ce matin-là, comme beaucoup d'autres sur la ville de Cincinnati, un épais brouillard givrant couvrait la majeure partie de la *city*. L'hiver installait progressivement son manteau blanchâtre dans l'Etat de l'Ohio. Un air humide et glaçant se répandait inéluctablement, tel un tsunami, sur cette contrée aux multiples facettes.

Le fleuve, portant le même nom, était parvenu à dissimuler, sous un tapis de nuages aux caractéristiques si familières, ses lignes sinueuses et chatoyantes. La circulation routière s'était densifiée au point d'afficher au compteur des kilomètres d'embouteillages. Ce qui n'était pas rare en cette période de l'année. Tel était le quotidien de dizaines de milliers de concitoyens de Cincinnati. Malgré ces aléas climatiques, la détermination de la population active n'était nullement affectée dès lors qu'elle continuait de se rendre à l'industrie pour les uns ou au bureau pour les autres.

Effectivement, les « laborieux matinaux », comme certains se plaisaient à les nommer, n'avaient pas pour autant changé leurs habitudes, en dépit d'une météo capricieuse. Comme à l'accoutumée ils s'y ruiaient, dans une démarche quasi-mécanique, pour préserver

ce qu'ils considéraient comme étant la seule raison qui vaille la peine d'être vécue : leur emploi. Dans la morosité ambiante, en raison des crises économiques à répétition, leur travail était tout ce qu'ils possédaient. En cette période de l'année, « vivre » signifiait travailler et travailler, c'était « vivre ». Nous étions en 2027 et le temps égrenait invariablement les années en réitérant l'histoire par des périodes de crises successives. Les spécialistes avaient coutume de les épeler de la sorte : crise sociale – crise de confiance – crise économique – crise idéologique... En dépit de cette précieuse connaissance, rien n'avait changé.

Non loin du centre-ville, dans une totale indifférence et à l'abri des regards, une berline bleu indigo venait tout juste de se garer dans une rue jouxtant un institut médicalisé. Elle était stationnée depuis maintenant quatorze minutes, sans que le conducteur en sorte. Il avait entrebâillé sa vitre car la buée opacifiait la visibilité. De plus, le ventilateur du chauffage ne fonctionnait plus depuis des lustres. Il la frotta de sa main pour pouvoir contrôler les incessantes allées et venues des environs du bâtiment d'en face.

Le moteur tournait encore, laissant sortir un gaz d'échappement dont les caractéristiques chimiques affichaient un taux élevé de polluants nocifs pour la biosphère. Le chauffeur n'était aucunement inquiet puisque les verbalisations pour pollution passive n'avaient plus cours depuis des années.

Sur la banquette arrière gisaient des canettes de bière et de boissons énergisantes. Quelques résidus de pop-corn et de cacahuètes salées en disaient long sur le régime alimentaire du conducteur. De toute évidence, cette conclusion paraissait logique. Un poste de radio, incrusté dans le tableau de bord en cuir marron, diffusait en boucle les informations du jour. Elles étaient

plutôt maussades car depuis quelques jours, des crimes odieux, commis sur des jeunes femmes, défrayaient la chronique.

Le coupable était encore en fuite. Cela avait suscité de l'indignation mêlée à de l'effroi car le meurtrier avait été dépeint comme un *serial killer*. En effet, selon les spécialistes en criminologie, il répondait parfaitement au profil psychologique de ces personnes atteintes de folie intrusive. Les femmes ayant la trentaine, les cheveux châtons et les yeux verts, étaient fortement incitées à la plus grande prudence. Si les circonstances le permettaient, elles devaient rester chez elles ou sortir accompagnées jusqu'à ce que cette affaire soit résolue.

Depuis peu, la psychose avait envahi la ville parce que certains laissaient planer le doute sur le retour d'un éventuel « Jack l'Éventreur ». Une mauvaise nouvelle ne venant pas seule, les chiffres du chômage étaient repartis à la hausse et les ventes de biens manufacturés avaient fortement diminué le trimestre dernier. La morosité gagnait une grande partie de la population active.

Alors que le temps empilait inexorablement les minutes de vie des uns et abrégait celles des autres, à l'intérieur de ce bâtiment dédié à la prise en charge médicale d'une catégorie de patientes atteintes de schizophrénie paranoïde, une certaine pensionnaire était recroquevillée dans le coin de la grande salle. Elles avaient coutume de s'y retrouver pour échanger sur leur pathologie. L'idée de cette « thérapie de groupe » émanait du directeur du centre. Il était professeur en psychiatrie et avait mis en place un programme de réhabilitation cognitive et comportementale dans l'intérêt de tous ses patients. Dans le cadre de ses recherches, il plaçait une confiance aveugle dans un

traitement médicamenteux mis au point par un grand groupe pharmaceutique. La plupart des chercheurs considéraient cette pathologie comme « ambiguë ». Les résultats de ces traitements, qu'il « infligeait » à ses patients, étaient très controversés. En réalité, le protocole pharmacologique était un échec cuisant, mais cela n'avait pas affaibli son acharnement dans ce qu'il croyait être la seule et unique voie de guérison.

Depuis quelques semaines, une patiente prénommée Anna présentait des signes encourageants de réhabilitation. Sur quarante-deux pensionnaires, elle était la seule à afficher une amélioration comportementale significative, unique cas dans lequel le professeur plaçait de grands espoirs. Son traitement serait-il à l'origine de ce changement brutal ? Il ne saurait en être autrement, selon lui. Anna parlait peu et restait, la plupart du temps, blottie dans un coin lorsque l'ensemble des pensionnaires se réunissait pour « un échange constructif ». Elle cherchait à fuir la compagnie de quiconque s'approchait d'elle. Depuis quelques jours, elle ne faisait plus aucune crise. Certains disaient qu'elle était atteinte d'une forme particulière de schizophrénie, mais les recherches médicales n'avaient pas su en apporter la preuve. De toute évidence, son mal-être semblait devenir un lointain souvenir. Aujourd'hui, c'était l'heure de la distribution du traitement et Anna était la seule à ne pas rechigner.

Pendant ce temps, dehors, le moteur de la berline bleu indigo – dont l'occupant n'avait pas bougé –, tournait encore dans cette ruelle, où le brouillard épaississait à vue d'œil. Après vingt-neuf minutes d'attente, il était neuf heures cinquante-sept. Cet homme décida enfin de sortir du véhicule et de marcher en direction de cet édifice construit au dix-neuvième siècle, dont l'architecture faisait penser à un prieuré. Il mesurait

un mètre soixante-seize, arborait des cheveux châtain clair, des yeux vert clair. Il portait une parka de couleur noire. Sa démarche était hésitante : tantôt il revenait sur ses pas, tantôt il se décidait à poursuivre. Il lui avait fallu pas moins de cinq minutes pour parcourir les quarante-trois mètres qui le séparaient de l'entrée de l'édifice. Avant de toquer sur la porte en bois massif, il raisonna en lui-même :

– Anna est quand même ma sœur ! Je ne peux pas ne pas lui rendre visite. Le Seigneur me jugerait pour ça...

Il prit une grande inspiration avant de se décider à frapper. Alors que les battements de son cœur s'accéléraient, les pas pressés de quelqu'un se firent entendre de l'autre côté de la porte d'entrée. Elle s'ouvrit lentement avant qu'un homme ne dise :

– Bonjour Monsieur Fischer, ça me fait plaisir de vous revoir ! Entrez ! Je vous prie ! Il fait un froid de canard dehors...

Il s'agissait de Fergus Norton, employé dans l'institut. Sa mission première consistait à faire le lien entre les pensionnaires et leurs familles respectives. Il connaissait l'état de santé de chacune et était en mesure de dresser un bilan précis sur l'évolution de leur condition mentale. Pendant que les deux hommes franchissaient le hall principal au pas de course, Benjamin déclara :

– Comment va-t-elle ?

– Depuis quelque temps, les nouvelles sont plutôt rassurantes...

– Ah bon ?

– Oui ! Il semble que son traitement ait eu un effet bénéfique sur sa réhabilitation...

– Je ne m'attendais pas à ce qu'une réhabilitation soit possible ! Je voyais plus une amélioration...

– Nous avons été nous-mêmes très surpris !

– Comment expliquez-vous ça ?

– Le professeur Petrovski va vous recevoir. Il est d’humeur joyeuse aujourd’hui...

Après avoir franchi différents sas et traversé des corridors interminables, ils arrivèrent devant la porte d’entrée du bureau du professeur.

– Toc... Toc... Toc...

– Veuillez entrer je vous prie !

– Ah c’est vous Benjamin ! Je ne m’attendais pas à vous revoir si tôt ! Veuillez vous asseoir !

– Je vous laisse, j’ai d’autres occupations urgentes à gérer... s’empressa de dire Fergus en prenant soin de refermer la porte derrière lui.

– Que nous vaut votre visite ?

– Je suis venu m’enquérir de l’état de santé de ma sœur. Monsieur Fergus m’a dit qu’elle est en voie de réhabilitation...

– Il faut être prudent quand on parle de réhabilitation dans ce type de pathologie. Il y a seulement des signes encourageants. D’ailleurs Fergus n’est pas habilité à donner un avis médical sur l’état de santé d’un patient...

– Écoutez ! Je ne comprends pas très bien la subtilité du langage que vous employez. Ma sœur va-t-elle mieux ? Oui ou non ?

– On peut dire qu’elle va mieux car elle n’a pas fait de crise depuis qu’elle suit le traitement...

– Pensez-vous qu’elle serait en mesure de mener une vie à l’extérieur de l’institut ?

– Je vous le déconseille...

– Pour quelle raison ?

– Eh bien ! Même si le traitement a stoppé les crises, elle a un comportement qui ne lui permettrait pas de vivre dans la société...

– Que voulez-vous dire par là ?

– Elle reste cloîtrée dans un coin de la pièce sans bouger ni même parler. On a l’impression qu’elle refuse de s’ouvrir aux autres. Nous n’avons pas réussi à la faire changer. Il faudrait qu’elle reste ici quelque temps pour que nous puissions faire des examens plus approfondis sur son état actuel...

– Que préconisez-vous ?

– Eh bien pour commencer, il faudrait augmenter sa dose médicamenteuse pour voir son évolution comportementale...

– Vous voulez utiliser ma sœur comme cobaye pour valider un traitement ?

– Ce n’est pas ce que j’ai voulu dire...

– Oui mais c’est ce que vous comptez faire. Écoutez-moi bien ! Ma sœur ne servira pas à vos tests. À partir de maintenant je reprends les choses en main et je veux qu’elle sorte d’ici...

– Attendez ! Vous ne pouvez pas faire ça, elle est encore trop fragile. En la sortant de l’institut, vous risquez de la faire replonger dans un état encore pire que la fois précédente...

Benjamin se leva d’un bond de sa chaise et fit les cent pas dans ce bureau aux murs à la chaux blanche, dont l’étroitesse en disait long sur le budget alloué à l’institut. Il était embarrassé car il voyait bien que la décision qu’il allait prendre était lourde de conséquences mais en même temps, pouvait-il laisser sa sœur dans ce lieu, entre les mains du professeur Petrovski dont il comprenait clairement les ambitions ? Après quelques secondes de réflexion, Benjamin demanda :

– Je veux voir ma sœur ! Immédiatement...

– Je vais vous y conduire !

Il y avait ce long couloir d’habitations dans lesquelles les pensionnaires avaient élu domicile. Chacune bénéficiait d’une pièce de vie de vingt mètres

carrés. Le mobilier était très rudimentaire. Anna occupait l'appartement numéro trente-sept. Elle y résidait depuis maintenant cinq ans. Benjamin sentit l'émotion l'envahir à l'approche de la vue de sa sœur. Il faut dire que six ans s'étaient écoulés sans qu'il eût pris le temps de lui rendre visite. Ils étaient tous les deux orphelins de père et de mère. Un événement tragique les avait emportés dans la mort alors qu'ils n'avaient pas plus de cinq ans.

Dans la douleur, Benjamin avait réussi, malgré son jeune âge, à faire son deuil après vingt-huit ans. Il semblerait qu'il en fût autrement pour Anna, qui s'était refusé de parler de ses parents depuis leur disparition.

Cette raison était-elle à l'origine de son mal-être ? Cette interrogation avait perturbé le jeune esprit de Benjamin pendant de nombreuses années. Tous les deux furent inséparables durant leur enfance. Cependant, leur lien était si fort qu'à l'époque, leurs parents adoptifs avaient jugé préférable de les séparer momentanément pour, soi-disant, « favoriser leur développement affectif ». Ils avaient grandi dans deux États très éloignés. C'est ainsi que respectivement à l'âge de onze et sept ans, ils avaient, l'un et l'autre, suivi deux destinées différentes.

Avant de toquer « chez » Anna, un frisson parcourut tout le corps de Benjamin. Un pincement thoracique lancinant l'irradiait au point d'en perdre son souffle. Il posa sa main sur la porte d'entrée du logement trente-sept pour reprendre sa respiration. C'était la première fois que la douleur le tenaillait de la sorte. Le professeur Petrovski avait les clés, mais il toqua à la porte avant d'entrer.

– Bonjour Anna ! Tu as de la visite aujourd'hui !

Elle était prostrée sur cette chaise, les jambes pliées et jointes dans son long pull-over qui venait recouvrir

ses jambes. Elle était silencieuse et avait l'esprit évasif. Elle n'avait pas réagi à l'appel du professeur. Benjamin s'approcha doucement de la table, située au centre de la pièce, et s'assit en face d'elle.

– Me reconnais-tu Anna ? C'est moi Benjamin...

Aucune réaction n'apparaissait sur son visage juvénile. Ses grands yeux bleus lui donnaient un charme certain. Elle demeurait stoïque : hagarde et contemplative, elle semblait fixer le luminaire du plafond.

– Comprenez-vous pourquoi je vous ai dit qu'elle n'était pas en mesure de sortir de l'institut pour l'instant ?

– Je vous prie de nous laisser seuls, s'il vous plaît !

– Le protocole ne le permet pas, Monsieur Fischer...

– Je vous ai demandé de nous laisser seuls... insista Benjamin, réaffirmant son intention de s'entretenir avec sa sœur.

Le professeur Petrovski n'eut pas d'autre choix que de sortir de l'appartement car il s'était montré insistant, voire menaçant.

– Nana, me reconnais-tu ? C'est Ben !

À cet instant, ses yeux se dirigèrent vers Benjamin.

– C'est moi ! Me reconnais-tu ?

– Ben... C'est toi ?

Des larmes commencèrent à couler sur ses joues pâles. Sa longue chevelure blonde était ébouriffée mais toujours aussi soyeuse. Benjamin essaya de poser la main sur sa tête, comme ils avaient l'habitude de le faire quand ils étaient jeunes, mais elle se mit à hurler de frayeur. Elle se leva brusquement pour se recroqueviller dans un coin de la pièce.

– C'est moi Nana, c'est moi Ben ! N'aie pas peur, je ne te ferai aucun mal...

Benjamin se leva de sa chaise et la rejoignit en douceur. Il se mit à genoux et approcha timidement

sa main pour effleurer ses cheveux. Cette fois-ci elle se laissa faire. Ses mains caressèrent ses beaux cheveux drus qui avaient besoin d'être entretenus. Cette délicate attention avait réussi à la rassurer car cela lui rappelait des souvenirs enfouis dans son subconscient. Petit à petit, il parvint à s'asseoir auprès d'elle et l'enlaça de ses bras fermes et vigoureux. Elle se mit à pleurer à chaudes larmes et serra son frère contre elle. Le professeur Petrovski n'en revenait pas car Anna n'avait jamais pu exprimer le moindre témoignage affectueux à l'égard de quiconque dans l'institut, malgré toutes les attentions bienveillantes des infirmières. Assis sur le carrelage blanc cassé, ils gardèrent cette position, dans une étreinte affectueuse, puis Benjamin lui demanda :

— Aimerais-tu quitter l'institut et venir à la maison ?

À cette question, Anna ne répondit pas, elle n'avait pas dit un seul mot depuis des années. Elle s'était réfugiée dans un mutisme qui la caractérisait, comparé aux autres pensionnaires.

— Tu sais, j'habite à Central Avenue à Cincinnati. Je vis dans un F2 mais il est assez spacieux pour nous deux...

Malgré ses efforts répétés, elle ne décrocha pas un mot.

— Veux-tu que nous nous asseyions pour discuter de ça ?

Elle accepta de se mettre debout et suivit Benjamin jusqu'à la table sur laquelle était dressée une belle étoffe brodée, ce qui rendait la pièce un peu plus accueillante. Elle tenait fermement la main de son frère comme pour chercher sa protection. Assis face à face, Benjamin lui évoquait des souvenirs d'antan.

— Te rappelles-tu de cette fameuse nuit, nous étions dans notre chambre à l'étage chez notre famille d'ac-

cueil et nous avions failli mettre le feu sur la moquette car nous jouions aux boy-scouts. On avait dû mettre un tapis sur l'emplacement de la marque pour la camoufler de peur de recevoir des coups...

Benjamin se laissa aller dans un éclat de rire et Anna afficha un petit rictus pour lui signifier qu'elle se souvenait aussi de cet épisode de sa vie.

— Et le jour où nous étions sortis par la fenêtre de la chambre parce qu'on voulait fuguer. Quand ils nous ont rattrapés, nous avons eu la raclée de l'année. D'ailleurs j'ai encore mal aux fesses...

À cet instant, alors que Benjamin ne s'attendait pas à une telle réaction, Anna se mit à rire. Son faciès avait changé d'aspect. Les muscles du visage qui favorisent le rire lui dessinèrent, pour la première fois depuis des années, une expression qui la rendait « belle ». Il sentit une forte émotion l'envahir, à tel point qu'il prit le temps d'admirer sa sœur renaître de ses cendres. Les minutes passaient et il continua de raconter les souvenirs passés. Anna tenait toujours la main de son frère et se délectait de ses souvenirs enfouis au fond de son cœur. Il était temps pour lui de partir. Mais il savait que cette séparation, même momentanée, serait difficile car Anna serrait très fort sa main.

— Je vais devoir partir Anna. Accepterais-tu de quitter l'institut et venir vivre avec moi à Cincinnati ?

Anna serra sa main encore plus fort, de peur de voir son frère partir sans elle.

— Sois rassurée petite sœur ! Je suis là. Si tu ne veux pas parler, fais-moi un signe de la tête et je comprendrai...

Après quelques secondes d'hésitation, Anna acquiesça pour signifier qu'elle souhaitait vivre avec lui.

— Je suis très heureux Nana. Je vais devoir partir

momentanément pour faire toutes les démarches administratives. Serais-tu d'accord d'attendre quelques jours, le temps que tout soit réglé ?

Elle acquiesça à nouveau d'un signe de la tête. Après avoir réussi à libérer sa main de l'étreinte de sa sœur, Benjamin la quitta à nouveau, le cœur lourd. Le professeur Petrovski avait suivi leur échange à travers une lucarne.

— Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée qu'elle quitte l'institut maintenant. Il y a des paramètres qui nous échappent pour l'instant...

— Des « paramètres » ? Considérez-vous ma sœur comme une formule mathématique dans laquelle on injecte des variables pour voir si ça marche ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Veuillez m'excuser ! Mais je pense que vous prenez un risque en la faisant sortir d'ici...

— Ce que j'ai vu, c'est ma sœur qui ne demande qu'à vivre et sortir de cet endroit...

— Mais sans vouloir vous offenser, ne trouvez-vous pas étrange que votre sœur change de comportement aussi subitement alors que nos équipes de thérapeutes n'ont pas réussi à faire le quart de ce à quoi je viens d'assister ? Laissez-la nous encore un mois et vous pourrez prendre votre décision à l'issue !

— Un mois ? Il n'en est pas question. Je la fais sortir dans la semaine...

Après cet échange houleux avec le professeur Petrovski, Benjamin réclama instamment les formulaires administratifs pour effectuer les démarches légales. Bien que le directeur ait été fortement réticent, en tant que tuteur légal, il pouvait faire valoir ses droits et c'était ce qu'il comptait faire.

II

Il quitta cette imposante bâtisse ; la température extérieure avait fortement chuté. Il pénétra rapidement dans sa voiture, démarra le moteur encore chaud et resta là, immobile, les mains et le front posés sur le volant usé.

Après mûre réflexion, le doute commença à l'assaillir au point d'en perdre la raison. Il ne fallut pas grand-chose pour qu'il revienne sur sa décision. Cependant, le sourire et l'étreinte des mains de sa sœur en mémoire stimulèrent sa décision. Elle fut définitive. Plus question de s'interroger davantage, au risque de susciter à nouveau le doute et d'ébranler sa détermination de voir sa sœur sortir de ce mouvoir.

Au volant de sa Ford Taunus de 1973 dans les rues et les ruelles de la *city*, il ne tarda pas à arriver dans ce quartier, réputé « chaud ».

S'il y avait pléthore de raisons de visiter Cincinnati, comme pour son étonnante architecture, il y en avait d'autres, en revanche, pour ne pas s'y rendre. Dans ce quartier nord-ouest, les choses pouvaient dérapier rapidement, selon les statistiques du FBI.

Justement, c'était là qu'habitait Benjamin. La vétusté de l'immeuble renseignait sur la catégorie socioprofes-

sionnelle de la population. Elle était modeste, plutôt issue de l'immigration. Les latinos étaient l'ethnie prédominante et Benjamin entretenait de bonnes relations avec quelques-uns prénommés « caïds » qui faisaient régner leurs lois. Le quartier était devenu une zone de non-droit et la police municipale ne se risquait pas à circuler dans les environs sans une escorte renforcée.

Sur l'ensemble des boîtes aux lettres de la résidence, seule la sienne était en parfait état. En réalité, elle faisait office de trait d'union entre les enquêtes et les commanditaires. Ce « petit coffre », comme il décida de la surnommer, avait son importance puisque c'était elle qui lui permettait de gagner sa vie.

En effet, Benjamin avait eu un parcours militaire honorifique dont le passif l'amena à quitter le rang des soldats. Il était désormais un ex-agent de la CIA reconverti en détective privé.

Cerise sur le gâteau, il avait été décoré de la « Médaille d'honneur » par le président des États-Unis en personne. Ses missions l'avaient conduit à servir en Afghanistan, au Pakistan et en Irak. Il avait opéré dans les missions les plus dangereuses, mais aussi les plus obscures. À présent, il veillait à ne pas faire resurgir un passé dont le souvenir lui infligeait des blessures psychologiques. D'ailleurs, quelques-unes étaient encore ouvertes.

Il le gardait jalousement secret, ce qui lui permettait de vivre en toute quiétude dans ce lieu qu'il considérait comme « son paradis ». La délinquance était omniprésente mais elle ne l'affectait nullement au regard de son expérience de soldat aguerri.

Ce matin, l'air était frais et humide. En ouvrant sa boîte aux lettres, il y trouva une grande enveloppe kraft, scellée de rubans adhésifs. Benjamin sortit de sa poche des gants blancs, puis grimpa à grandes enjam-

bées au premier étage pour rejoindre son deux-pièces, où il avait élu domicile depuis peu.

L'arrangement de son logement était aux antipodes de celui de sa Ford. Le mobilier était sobre mais de bon goût, sans fioritures. La décoration et la netteté des lieux étaient à l'image d'un militaire qui avait reçu une éducation stricte et exigeante, ce qui tranchait avec l'état de sa voiture. En réalité, à travers son véhicule, Benjamin cherchait à cacher son identité.

À l'aide de la lame d'un cutter, il ouvrit délicatement l'enveloppe et en découvrit le contenu. Il s'agissait d'une photo au format A4 et d'une clé, probablement d'un cadenas. Alors qu'il était en train d'examiner la photographie en noir et blanc, son téléphone sonna.

Le front plissé, Benjamin se demanda qui pouvait bien l'appeler à cette heure-ci :

– Allô !

– Monsieur Fischer ?

– Oui ! Qui êtes-vous ?

– C'est le professeur Petrovski ! J'ai... J'ai...

– Qu'y a-t-il ?

– Votre sœur...

– Que se passe-t-il ? Est-elle souffrante ? Vous allez parler bon sang ?

– Anna a disparu...

– Comment ça, disparu ?

– Nous ne comprenons pas ce qui s'est passé. Elle était dans son logement lorsque nous nous sommes quittés et maintenant elle n'y est plus...

– Non ! Non ! Non ! J'arrive tout de suite et appelez la police !

Sur ces dernières paroles, Benjamin récupéra l'enveloppe et son contenu et les plaça dans un sac en polyéthylène à fermeture zip. Il quitta son logement pour se précipiter dans sa Ford Taunus. Il roula à vive